

sous-partie « Cliniques », Florent Gabarron-Garcia nous recentre lui aussi sur les spécificités du travail de la cure et ses conditions particulières, celles à partir de quoi une écoute et une parole pourront émerger pour permettre au sujet de sortir de son impasse. L'auteur critique la notion de « cas » comme empêchant de penser l'expérience psychanalytique même, lieu de dépossession des savoirs et de co-construction d'effets transformateurs. Les formes écrites de la clinique analytique (la construction du cas, le récit de cure,...) ne sont pas indépendantes des théories qui les soutiennent. S'intéressant aux constructions de cas lors de présentations de malades en hôpital psychiatrique, qu'il juge le plus souvent projectives et défensives, Gabarron-Garcia oppose à ce modèle psychopathologique de construction de cas le terme freudien de « construction dans l'analyse », autre régime de vérité clinique où ce n'est plus le clinicien qui fonde celle-ci mais le patient, dans son articulation au transfert. Écrire la psychanalyse nous ramène donc à la subjectivité du psychanalyste et à la question de la réduction de cette dernière dans l'acte analytique. Le dispositif dans la pratique analytique, quand celle-ci s'essaie à l'institution, n'est pas sans incidences sur la clinique et son écriture : « Non seulement il y a des constructions dans l'analyse, mais il convient de donner à voir comment elles s'articulent et interagissent avec les mouvements de l'institution. C'est cela qu'il s'agit aussi d'écrire pour rendre compte de la pratique, car c'est là que se situe le travail analytique, dans son mouvement propre », comme un *work-in-progress*. Eva-Marie Golder clôt ce dossier en témoignant de son expérience de la pédopsychiatrie et en posant la question de ce que peut être l'écriture clinique concernant un enfant, du fait de la complexité de la lecture de la symptomatologie infantile. Elle témoigne aussi du travail sur les cas, dans un groupe de praticiens, d'où il ressortait la difficulté de l'écriture après-coup de l'entretien avec un enfant. C'est de ce constat qu'est née, en se référant aux travaux de Marcel Czermak et à partir d'entretiens enregistrés, une recherche visant à déterminer, au-delà de la dimension purement psychiatrique, le trait du cas, soit de ce qui fait trait singulier pour tel sujet. L'auteure en soutient la possibilité éthique, la potentialité clinique et l'intérêt scientifique. Ce dossier est riche par la diversité de ses champs d'approches, soulève les questions essentielles qui se posent au clinicien dans l'écriture du cas et propose des réflexivités et positions originales.

Pierrick Brient

Vincent-Buffault (Anne), *Histoire sensible du toucher*, L'Harmattan, coll. « Clinique et changement social », Paris, 2017.

Après, notamment, une *Histoire des larmes – xviii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles* (1986) et une *Histoire de l'amitié* (2010), Anne Vincent-Buffault nous propose aujourd'hui une *Histoire sensible du toucher*. Dans le sillage de Lucien Febvre, cofondateur avec Marc Bloch de l'École des Annales, et, plus récemment, comme Alain Corbin et Georges Vigarello, elle apporte sa contribution aux recherches des historiens sur les sensibilités, sur les sens et sur les corps.

À travers les trois parties qui composent le livre, elle nous invite à suivre le statut et la place du toucher dans ce qu'elle qualifie elle-même de « parcours ». Elle retrace

ainsi l'histoire du toucher à travers les siècles et les civilisations, faisant référence à un nombre impressionnant d'auteurs, qu'ils soient issus de l'histoire, de la sociologie, de l'anthropologie et de l'ethnologie, de la philosophie, de la médecine, de la psychiatrie, de la psychologie et de la psychanalyse, ou bien encore de l'esthétique et de l'art. Pour autant, il ne s'agit pas seulement d'un livre érudit. Une idée forte le traverse : le statut du toucher ne se réduit pas aux seules sensations physiologiques ; il nous renseigne sur notre construction psychique, sur nos relations et sur les sociétés dans lesquelles nous évoluons. L'auteure éclaire ainsi notre actualité contemporaine en soutenant que le développement des technologies et la dématérialisation des procédures qui nous éloignent des sensations du toucher, favorisent la neutralisation des corps et un idéal de maîtrise consubstantiel de l'expansion du capitalisme.

Dans la première partie, intitulée « Développer les puissances de la douceur », Anne Vincent-Buffault étudie le « corps de la caresse » des grecs de l'époque classique à nos jours : excitabilité et vulnérabilité de la peau, sensualité, tendresse et érotique du désir sont rapportées aux influences et aux normes religieuses, culturelles, sociales, économiques, hygiéniques et médicales qui les inspirent et qui les encadrent. Elle développe, notamment, une forme d'anthropologie historique de la petite enfance à partir des différentes façons d'accueillir un nouveau-né, de le porter, d'établir des contacts corporels avec son entourage proche. Puis elle s'interroge sur l'influence de l'apparition du confort et des équipements technologiques sur notre sens du toucher. C'est ainsi qu'elle évoque, pour caractériser notre époque actuelle, une « marchandisation du toucher » et un « hédonisme régulé », qui voient se multiplier les offres de massages et de bien-être tout en développant une « médiation technique digitale et tactile [qui] rend la vie sensible curieusement habitée d'algorithmes et d'abstraction ».

Le titre de la deuxième partie, « Maîtriser et neutraliser le contact », rend compte de cette évolution du statut du toucher. Au xix<sup>e</sup> siècle, l'épistémologie du sensible du siècle précédent perd de sa prééminence avec l'apparition de nouveaux instruments d'exploration du corps humain. Ceux-ci accompagnent le développement scientifique de la physiologie et de la psychologie, soumises aux mesures et aux quantifications d'un toucher qui se veut objectif et mesurable. De leur côté, les aliénistes s'intéressent aux hystériques (« Avec un corps hypersensible ou anesthésié, érotisé ou refusant tout contact, l'hystérique touche à vif, provoque, attire »), et aux obsessionnels et aux phobiques dont « la folie du toucher », « les excentricités du tact » s'expriment à travers les tabous du toucher qui, dans leurs formes extrêmes, peuvent entraîner des phénomènes de dépersonnalisation. Faisant référence à Norbert Elias, l'auteure estime que ces différentes pathologies du toucher sont des symptômes de crise qui informent sur l'organisation sociale et sur les processus de civilisation. Elle prolonge son propos à travers une étude du toucher dans le monde du travail qui renseigne sur le statut social. Elle souligne la disqualification historique du travail manuel contre la valorisation de l'intelligence abstraite qui se traduit par une hiérarchie des sens : le goût et le toucher seraient plus sensibles que la vue et l'ouïe qui, par la distance qu'elles sont susceptibles de créer, seraient plus abstraites.

Dans la dernière partie, intitulée « Penser, c'est toujours sentir<sup>2</sup> » Anne Vincent-Buffault reprend, notamment, les travaux de Diderot sur les aveugles. Se référant à Condillac, Diderot considère en effet le toucher « comme le fondement de la connaissance et de la sensibilité, qui amorce réflexion et abstraction ». Après une allusion relativement rapide à la conception du toucher chez certains philosophes contemporains (Sartre, Bachelard et Michel Serres), l'auteure étudie de manière plus approfondie les apports des psychanalystes depuis Freud jusqu'à Anzieu et Piera Aulagnier, et rappelle, en particulier, les travaux des Écoles hongroise et anglaise (Ferenczi, Imre Hermann, Szondi, Balint, Bion, Winnicott, Marion Milner et Esther Bick). Les concepts de chacun de ces auteurs sont finement et précisément repris : ils contribuent à retracer l'importance des contacts tactiles et de leurs dimensions libidinales, mais aussi potentiellement destructrices dans la construction psychique, sensorielle et émotionnelle des sujets depuis leur prime enfance. L'auteure termine cette partie en étudiant les œuvres de certains écrivains, artistes et metteurs en scène à travers leurs rapports aux sensations tactiles (Proust et Flaubert, la « peau carapace »

de Beckett, la « peau passoire » de Bacon, Tatine « poète des matériaux », Marinetti et Benedetta Cappa, Marie-José Pillet, Eisenstein et Bresson).

Il s'agit d'un essai d'une indéniable richesse qui offre un très large panorama de l'histoire sensible du toucher. La documentation est extensive, multipliant les apports pluridisciplinaires sans pour autant en alourdir la lecture. Le style est précis, les termes utilisés très évocateurs, sur les plans à la fois sensible et sensuel. L'architecture du livre peut cependant dérouter au premier abord : ni strictement chronologique ou disciplinaire, une introduction qui n'est pas qualifiée comme telle, pas de numérotation de chapitres ni de paragraphes. Le choix de l'auteure est original et oblige à un décentrement de certaines habitudes acquises en matière de présentation d'essais. Elle privilégie une organisation thématique et processuelle qui nous entraîne subtilement dans ce parcours annoncé en début de volume et dont on retrouve les contours et les méandres à la lecture de la table des matières. Ce n'est pas la moindre des qualités de ce livre que d'avoir réussi, y compris par sa structure même, à nous faire percevoir les différents aspects du sens tactile : « Émouvoir, éprouver, atteindre et ressentir, le toucher conjugue sentiments, actes et perceptions ».

**Anne-Christine Le Gendre**

2. Titre tiré du texte d'Antoine Destutt de Tracy, cité par l'auteure : « Penser c'est toujours sentir, et ce n'est rien que sentir », *Mémoire sur la faculté de penser*, 1798.